

Mark Lilla

Poil à gratter de la gauche américaine

Obsédés par la défense des identités ethniques, de genre et de sexualité, les progressistes en oublient le bien commun, déplore cet intellectuel dans un essai paru en août. Aux Etats-Unis, une volée de bois vert a accueilli cette mise en garde

MARC-OLIVIER BHERER

Dix jours après l'élection de Donald Trump, le 18 novembre 2016, une tribune parue dans le *New York Times* a soulevé une vive polémique au sein de la gauche américaine, sonnée par l'élection d'un tel président et l'amère défaite de Hillary Clinton. Son auteur, Mark Lilla, professeur à l'université Columbia et historien des idées, affirmait que « ces dernières années, la gauche américaine a cédé, à propos des identités ethniques, de genre et de sexualité, à une sorte d'hystérie collective qui a faussé son message, au point de l'empêcher de devenir une force fédératrice capable de gouverner ». Face à l'écho de cette tribune, *Le Monde* en a publié la traduction le 9 décembre 2016.

« J'aime provoquer », confie volontiers cet essayiste de renom qui a collaboré notamment à la *New York Review of Books* et à *The New Republic*. Ses lunettes cerclées cachent en effet un fin escripteur, qui porte l'estocade avec souplesse mais d'une main ferme. A la fin du mois d'août, il engage à nouveau le combat en développant sa réflexion dans un court essai.

Pour *The Once and Future Liberal* (« La gauche qui fut et qui sera », non traduit, Harper, 144 pages), ce n'est cependant pas chez Alexandre Dumas qu'il est allé chercher l'inspiration. Le titre évoque plutôt un roman de chevalerie britannique écrit en 1958, *The Once and Future King*, de T. H. White. C'est en effet d'un royaume perdu à reconstruire dont parle Mark Lilla : la gauche américaine. Car, selon lui, et contrairement aux apparences, « Donald Trump n'est pas le plus grand de nos soucis ». Les progressistes (« we liberals ») devraient davantage s'inquiéter du basculement à droite de la société américaine, une réalité dont le président n'est qu'un symptôme.

Hélas, la gauche ne s'en préoccupe pas. Elle traverse une phase « narcissique » et « suicidaire », affirme Mark Lilla avec une colère rentrée : elle ne parvient plus à définir une vision suffisamment globale et « abstraite » dans laquelle chacun puisse se reconnaître. Le Parti démocrate lui-même ne fait plus l'effort de s'adresser à la communauté entière des Américains : pour preuve, il segmente, sur son site Internet, la population en dix-sept groupes. Quant aux campus universitaires, principal lieu de diffusion des idées

de gauche depuis le recul des syndicats, ils sont le théâtre d'un militantisme radicalisé qui se concentre sur la défense des minorités. « C'est une juste cause, mais les moyens employés nous ont menés dans le mur », explique Mark Lilla. Il fustige notamment le mouvement Black Lives Matter, contre les violences policières et la discrimination dont sont victimes les Afro-Américains, coupable selon lui de ne pas chercher à tisser des solidarités et de mettre en accusation l'ensemble de la société américaine. Le 2 octobre, Mark Lilla participait à un débat public à l'université Rutgers (New Jersey) sur l'« identitarisme » qui sévit sur les campus. L'événement fut interrompu par des militants de Black Lives Matter.

IDENTITARISME BLANC

Dans la presse, l'essai de Mark Lilla est reçu avec à peine moins d'hostilité. Le *New York Times* a ainsi publié une critique l'accusant de « troller » la gauche. Ta-Nehisi Coates, journaliste au mensuel *The Atlantic* et vibrant porte-parole de la colère qu'exprime aujourd'hui la population noire, a lu dans la prose de Lilla une nouvelle manifestation de l'identitarisme blanc qui enjoint les minorités à taire leurs revendications au nom de la recherche du consensus. Kimberlé Williams Crenshaw, influente juriste et créatrice du concept d'« intersectionnalité » – le croisement de plusieurs formes de discriminations –, s'indigne dans la revue *The Baffler* que Lilla s'en prenne à la gauche radicale, alors que le gouvernement Trump poursuit une politique qui vise à maintenir « le privilège racial » dont profitent les Blancs.

L'essayiste a aussi ses défenseurs. Joint aux Etats-Unis, Jonathan Haidt, professeur d'éthique à l'université de New York, décrit Mark Lilla comme « un trésor intellectuel » qui écrit avec esprit, sans recourir au jargon universitaire. De fait, le style incisif de l'essayiste entremêle les références religieuses, philosophiques, historiques et littéraires.

Il fustige notamment le mouvement Black Lives Matter, coupable selon lui de ne pas chercher à tisser des solidarités

Mark Lilla, qui se décrit comme un « no bullshit liberal » (« un progressiste sans baratin »), s'attendait à ce rude accueil, pétri de méfiance à l'égard d'une gauche qui affecte des postures radicales dans le confort des campus. Né à Detroit dans les années 1950, « j'ai grandi dans une famille où personne n'avait fréquenté l'université. Lorsque j'ai obtenu une bourse pour l'université du Michigan, j'ai été confronté à un snobisme de gauche qui méprisait la classe ouvrière, son attachement à la famille, la religion. Cette gauche caviar a suscité chez moi une forte réaction ». Alors très croyant, il se considérait à gauche mais se méfiait des excès des politiques sociales mises en place dans les années 1960



TINA BERNING

aux Etats-Unis. C'est ainsi qu'il se rapprocha des cercles néoconservateurs. « A l'époque, le terme avait un tout autre sens qu'aujourd'hui. Cela n'avait rien à voir avec la politique étrangère, comme cela a pu être le cas sous Bush fils. Ces néoconservateurs étaient des centristes, ou plutôt des progressistes qui avaient été rattrapés par la réalité. »

Il intègre en 1980 la rédaction de la revue *The Public Interest*, la principale publication néoconservatrice. Il en part quatre ans plus tard, alors que s'affirme la tendance interventionniste de ce courant de pensée, et reprend ses études pour commencer un doctorat en théorie politique à Harvard. « J'ai passé la plus grande partie de mon temps en Italie et en France », se rappelle-t-il avec nostalgie. Il vit alors un moment déterminant de son parcours intellectuel. « Au cours de mon séjour en France, de 1988 à 1990, j'ai fréquenté les milieux entourant François Furet. J'ai ainsi pu connaître Marcel Gauchet, Pierre Manent et Philippe Raynaud. J'ai alors découvert ce qu'était le républicanisme français. » Aux Etats-Unis, remarque-t-il, les notions de citoyen et de bien commun ont été emportées par l'individualisme, tandis qu'en France elles existent toujours : la gauche comme la droite peuvent les revendiquer, elles permettent de défendre autant l'éducation publique que la nation.

« ÉLECTRON LIBRE »

Son nouvel essai démontre à quel point il est toujours imprégné par ces catégories françaises, ce qui n'a pas échappé à l'américaniste et historien Denis Lacorne. Les deux hommes se connaissent depuis 2008. « J'étais alors professeur invité à Columbia et il était mon voisin de bureau », explique Denis Lacorne, toujours très admiratif de cet intellectuel, véritable « électron libre ». C'est donc sans surprise qu'il

découvre les préconisations de Mark Lilla pour surmonter la crise actuelle aux Etats-Unis : la gauche doit renouer avec la défense de l'esprit civique et du bien commun. « Le seul moyen de sortir de l'impasse est d'en appeler à quelque chose que tous les Américains partagent mais qui n'a rien à voir avec nos identités, sans nier leur existence et leur importance. Une telle chose existe, si seulement les progressistes acceptaient d'en parler de nouveau : la citoyenneté », affirme-t-il dans son livre. Mark Lilla craint cependant que le républicanisme français n'aille parfois un peu trop loin. Interdire aux femmes

voilées d'accompagner les enfants lors des sorties scolaires au nom de la laïcité lui paraît une mauvaise idée. « Ce n'est pas en insultant la mère de ces enfants que vous ferez d'eux de fiers citoyens français. »

La France pourtant ne lui montre pas une grande reconnaissance. Un seul de ses ouvrages a été traduit : *Le Dieu mort-né. La religion, la politique et l'Occident moderne* (Seuil, 2011), consacré au retour de la théologie politique. Il serait, du reste, trompeur de le présenter comme un intellectuel n'ayant que la France pour passion. Certes, il a publié un recueil consacré à la nouvelle pensée française (*New French Thought. Political Philosophy*, Princeton University Press, 1994) et s'est intéressé aux philosophes Alain Badiou, Jacques Derrida et Michel Foucault. Mais, plus généralement, dans ses essais, il cherche à comprendre la « psychologie intellectuelle », les circonstances personnelles ou historiques qui font qu'un auteur adopte une idée, puis la suit parfois jusqu'au dogmatisme. Ces essais sont une invitation à la modestie.

Aujourd'hui, Mark Lilla veut s'affranchir de cette retenue. Encouragé par le succès de son livre dans certains cercles politiques, il envisage de jouer les « éminences grises ». Il multiplie les réunions avec des donateurs du Parti démocrate, discute avec des sénateurs, Tony Blair a tenu à le rencontrer. La dernière partie de son essai est d'ailleurs un appel aux armes. S'adressant directement à son lecteur, il lui demande de s'engager en politique. Ce n'est qu'en remportant des batailles électorales que l'on pourra protéger les minorités, rappelle-t-il. Son livre est par moments ouvertement polémique, mais l'indignation avec laquelle la gauche a reçu un message aussi pragmatique est sans doute un signe des profondes divisions qui traversent les Etats-Unis. ♦